62e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 49 4 DÉCEMBRE 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Alaska, frigidaire du monde. — II. Catholicisme américain. — III. L'Etoile rouge à l'horizon de l'Inde. — IV. L'affaire Feeney, à Boston. — V. Le miracle de l'instinct animal. — VI. Origines du vignoble de Bordeaux. — VII. Une théorie nouvelle des persécutions aux premiers siècles. — VIII. Technique des communistes chinois. — IX. Le catholicisme au Japon. — X. Reprise des anciens monuments catholiques en Angleterre. — XI. Marie de l'Incarnation à Tours. — XII. Le P. Maximilien Kolbe.

I

Une grande voyageuse, Louise Weiss, nous invite dans *Hommes et Mondes* de novembre 1952, à partir avec elle pour l'**Alaska.** Il paraît que les Aléoutiens appellent ce pays : « le lieu de naissance du mauvais temps ». Cela doit se dire, je suppose, en un seul mot plus court que cela. Les Peaux-Rouges disent, dans leur langue : « le dos de coyote ». Et les Américains, en gens pratiques, « le frigidaire du monde ».

Une chose qui a frappé Louise Weiss, c'est la profondeur des traces laissées par les Russes dans le pays. Ce sont les Russes, en effet, qui ont découvert cette région subpolaire. Ils l'ont gardée de 1725 à 1867, et c'est à cette dernière date qu'ils l'ont vendue aux Américains, pour 38 millions de francs-or.

« Volcans, îles, villages de l'Alaska portent souvent des noms russes, tel le célèbre volcan fumant sous son manteau de neige, l'Ilyamna, tel l'archipel Wrangel, tel Kotzebue, petit havre de traite de fourrures situé sur le détroit de Béring même. »

Mais nous venons de nommer le détroit de Béring. Qui donc était ce Béring ?

En vérité, il n'était russe que d'adoption. Mais Pierre-le-Grand savait ainsi mobiliser à son service les hommes d'action qu'il avait discernés dans les pays voisins. Vitus Béring — ou Behring — était né à Horsens, au Jutland, province danoise, en 1680. Il entra en 1706 dans les cadres de la marine russe. Pierre-le-Grand, conscient de sa valeur, le chargea en 1725 d'une mission délicate. Il s'agissait de faire quelque découverte sensationnelle, pour poser la Russie dans le monde savant. Le problème qu'il lui demandait de résoudre était celui du passage entre l'Amérique et l'Asie, au nord-ouest. Ce passage existait-il ? On n'en savait rien.

Voici les instructions sommaires données par le tsar à l'explorateur :

« 1° Vous construirez au Kamchatka un ou deux navires pontés.

2° Vous longerez les côtes qui filent vers le nord et qui semblent, selon toute vraisemblance — puisque nous n'en connaissons pas le terme — faire partie de l'Amérique.

3° Vous essaierez de découvrir le point de jonction des deux continents, puis d'atteindre quelque ville habitée par des Européens. Vous vous enquerrez du nom de cette ville, la transcrirez, ainsi que toute autre information, sur une carte, et ceci fait, vous reviendrez. »

Ce fut au cours de cette expédition et de celles qui suivirent que Béring mérita de donner son nom 1° au fameux détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie et qui mesure 92 km de largeur dans sa partie la plus étroite, mais se prolonge sur environ 200 km en longueur ; 2° à la mer située au sud de ce détroit jusqu'aux îles Aléoutiennes ; 3° à l'île où il mourut en 1741, au cœur de la mer de Béring.

Disons tout de suite que la mer de Béring contient des phoques en si grande quantité qu'on l'estime à plus de deux millions de têtes et qu'il a fallu en réglementer la pêche, qui fait l'occupation de très nombreux marins, anglais et américains surtout.

Louise Weiss raconte brièvement l'histoire des découvertes de Béring. Ce fut une expédition terriblement difficile. Les Russes et les indigènes du Kamchatka périrent en grand nombre dans les marécages et les tempêtes, avant même que le navire le *Gabriel* pût prendre la mer, en 1728. Il navigua deux mois. Béring franchit sans le savoir le détroit qui porterait son nom, puis revint au Kamchatka. Il retourna en Russie, en 1730. Ses découvertes firent sensation. Vitus Béring fut invité à les poursuivre. Il repartit en effet en 1741, mais, la même année, le 8 décembre, il mourait du scorbut, dans l'île d'Avatcha.

Ses compagnons — le petit nombre des survivants du moins — revinrent à St-Pétersbourg, comme des fantômes épuisés, mais ils portaient sur leurs dos décharnés les plus magnifiques fourrures du monde ! Lesdites fourrures éveillèrent l'appétit de lucre des aventuriers. Trappeurs et marchands russes voulurent rivaliser avec les fameux trappeur canadiens. Ce fut une ruée désordonnée vers les îles Aléoutiennes.

« Les Russes s'y conduisirent comme des sauvages, torturant et massacrant les indigènes. Dans certaines îles, ils exterminèrent tous les hommes, violèrent toutes les femmes, emmenèrent tous les enfants. « Le tsar est très loin et Dieu est très haut dans le ciel ! »

criaient-ils férocement, bravant les eaux inclémentes et rapportant des cargaisons représentant des fortunes. »

La conquête des terres et des mers à fourrure, dans cette région glacée, fut dominée par trois géants de l'aventure : Shelekhov, un rusé marchand sibérien, dont la femme, la belle et intrépide Natalie Alexyevna, fut la première femme blanche à fouler le sol de l'Alaska ; Alexandre Baranov et son gendre Rezianov.

Il serait trop long et un peu fastidieux de suivre Louise Weiss dans le récit des exploits de ces trois personnages. Ce sont des suites de tempêtes d'expéditions presque impossibles, de coups de mains, de conflits avec les indigènes, de luttes désespérées contre les rigueurs du climat, d'aventures féminines où la morale chrétienne perdait régulièrement tous ses droits ! Baranov avait, paraît-il composé le *Chant des chasseurs*, dont on nous cite la première strophe : « *Le courage de nos chasseurs et notre volonté d'entreprise — Ont créé une nouvelle Moscou sur ces rivages lointains — Dans la désolation et les souffrances, nous avons découvert de nouvelles richesses, — Pour nos tsars et notre patrie !* »

Mais après la mort des trois personnages que nous venons de nommer, les colons russes reculèrent peu à peu devant les colons yankees. Les tsars étaient trop occupés de l'Europe pour s'intéresser à ces régions lointaines. Seul, le baron Ferdinand de Wrangel comprit l'importance stratégique de l'Alaska. Il ne fut pas écouté. En 1854, l'ambassadeur de Russie à Washington reçut l'ordre de se défaire de cette colonie, en la vendant. fût-ce aux prix de 5 millions de dollars seulement. Il put donc se glorifier d'un brillant succès diplomatique, en en obtenant du président Johnson, la somme de 7.200.000 dollars.

« C'était peu pour un territoire grand comme cinq fois la France, comprenant d'extraordinaires richesses minières, des côtes plus poissonneuses qu'aucune autre, de la houille blanche en quantité extraordinaire, des forêts inépuisables et une suite d'îles dominant le Pacifique Nord. »

Ce fut le 9 octobre 1867 que le drapeau russe fut remplacé, en Alaska, par le drapeau américain. Les Américains ne comprirent pas non plus tout de suite l'intérêt de cette acquisition. On se moquait de cette « boîte à glace ». Mais l'Alaska a joué un rôle probablement décisif au cours de la dernière guerre. Les Japonais s'avancèrent par les Aléoutiennes vers l'Alaska. Les Américains eurent le frisson. Jusqu'alors on n'arrivait en Alaska que par mer, par avion, ou en traîneau. Les Américains voulurent construire une route. La guerre leur fit accomplir ce qu'on avait jugé irréalisable. Ils jetèrent dans l'entreprise 16.000 civils, 11.000 soldats, 140 millions de dollars. Ils construisirent 133 ponts et purent inaugurer la route stratégique nouvelle au bout de neuf mois et six jours. L'Alaska, pays des fourrures, devint ainsi le pays des bases essentielles dans la lutte aéronavale contre le Japon. On comprend que ces bases conservent actuellement toute leur importance. Bien plus, le conflit éventuel étant d'un ordre beaucoup plus élevé que le précédent, l'Alaska est devenu l'un des points essentiels de la garde de la liberté contre les assauts possibles de la tyrannie communiste.

II

De l'Alaska, nous ne quitterons pas l'Amérique. pour étudier, à la suite de dom Bernardet, dans *La Revue des deux mondes*, **le Catholicisme américain.** Cela se trouve au n° du 1er octobre 1952.

L'auteur nous montre d'abord le spectacle impressionnant donné, le 17 mars dernier, par la fête de St-Patrick, à New-York. Ce fut quelque chose de tout à fait grandiose : messe solennelle par le cardinal Spellman, foule immense, puis défilé gigantesque des catholiques à travers la cinquième avenue : 100.000 personnes y prirent part. L'armée, la police, les pompiers, d'importantes délégations de toutes les paroisses de la ville, les élèves des écoles catholiques primaires et secondaires, les étudiants et étudiantes en costumes souvent très pittoresques, des orphéons, etc., tout cela défila devant le chef du diocèse et de nombreuses personnalités officielles.

« Ordre, puissance, enthousiasme, bonhomie, telle était l'impression s'imposant au spectateur amusé, qui voyait un tel spectacle pour la première fois. Rien de commun avec les défilés de la jeunesse nazie dans l'Allemagne d'Hitler. »

Il faut noter, pour comprendre cela, que les catholiques forment les 28 % de la population de New-York. A vrai dire, ces catholiques sont pour la plupart d'origine irlandaise. Ils sont de fortune médiocre, car l'aristocratie de l'argent est aux mains des juifs ou des protestants. Ils sont dans la police, dans les autobus, dans les emplois subalternes. L'histoire des origines de l'Eglise catholique aux U.S.A. est confuse. On croit que dès le XIe siècle, des Scandinaves abordèrent en Amérique. Y apportèrent-ils le christianisme ? On l'ignore. Saint Brandan vint-il en ce pays ? La légende l'affirme ! Mais que vaut la légende ?

Avec Christophe Colomb, on entre dans l'histoire. Les missions en Amérique commencèrent aussitôt. Le voyageur californien peut en retrouver les vestiges, tout au long des côtes du Pacifique, en suivant le vieux chemin royal, de San-Diego à San-Francisco : Santa Barbara, San Luis, San Carlos-Borromeo, San Antonio de Padua.

Dans cette dernière localité, on conserve précieusement la cellule et le corps du P. Junipero Serra, un grand missionnaire, un frère mineur, qui a mérité le nom d' « apôtre de la Californie » et qui fut un vrai père des Indiens (né en 1713, dans l'île Majorque, mort en 1784, à Monterrey, qui fut capitale de la Californie de 1845 à 1847). Le procès de béatification de ce fervent apôtre est très avancé à Rome.

Tous les monastères franciscains de cette région ont été réoccupés par les F. M. en ces derniers temps, « et le charme de ces vieilles églises espagnoles, décorées suivant l'art indien ou mexicain, au milieu d'une luxuriante végétation, est très prenant. »

« C'est un des plus émouvants pèlerinages que je connaisse », déclare dom Bernardet.

Mais le catholicisme pénétra un peu plus tard, et çà et là, un peu avant, aux U.S.A., par une autre voie : celle du Canada, où missionnaient des jésuites héroïques, tels que S. Isaac Jogues, S. Jean de Brébœuf, Marquette, etc. Enfin, des catholiques,

fuyant la persécution d'Angleterre, vinrent se réfugier dans le Maine et le Maryland. Mais les catholiques furent constamment comprimés, brimés, persécutés par la majorité protestante.

« La surface dure et lisse de la désapprobation sociale suffisait à décourager le catholicisme qui, loin de progresser, perdit constamment du terrain ». (Th. Maynard, *Histoire du Catholicisme américain*).

Survient la Guerre de l'Indépendance. L'Amérique secoue le joug de l'Angleterre, le 4 juillet 1776. Le traité de Versailles confirme la chose, le 3 septembre 1783. Les catholiques se sont battus comme les autres. L'indépendance a été gagnée grâce au concours de la France, grande nation catholique. On ne pouvait plus traiter les catholiques en ennemis ou en Américains inférieurs. La liberté des cultes est inscrite dans la Constitution de 1787, complétée en 1791 :

« Le Congrès, y lit-on, ne prendra aucune loi concernant la religion ou interdisant son libre exercice. »

Pourtant, les mœurs furent parfois plus fortes que les principes constitutionnels. Le protestantisme continuait de brimer le catholicisme.

Un homme le sauva : le P. John Carroll, ami personnel de Washington. Il n'y avait pas encore de hiérarchie catholique, aux U. S. A. Les catholiques dépendaient de l'évêque de Londres, qui se déchargea de ce fardeau après la Guerre de l'Indépendance. Il y avait alors environ 40.000 catholiques, dans le pays, la plupart au Maryland — 16.000 — et en Pensylvanie — 7.000. Rome décida de créer un évêque sur place. Le P. Carroll fut choisi, mais d'abord, en 1784, avec le simple titre de préfet apostolique, puis, en 1789, avec le caractère épiscopal. Son siège fut établi à Baltimore, mais sa juridiction s'étendait à tous les U.S.A.

John Carroll, premier évêque américain, était né au Maryland, à Upper - Marlborough, en 1735. Il étudia en France, devint jésuite, fut professeur à St-Omer puis à Liège, passa en Angleterre en 1773, et revint comme missionnaire dans son pays natal, en 1774. Il prit une part active à la lutte pour l'Indépendance. Il sera archevêque de Baltimore, en 1808, et mourra, le 2 décembre 1815 à Georgetown. Son œuvre fut magnifique. Il tint presque tout de suite son premier synode à Baltimore ; il fit appel aux Sulpiciens pour fonder un premier séminaire, puis un second. Il lui vint de l'aide de France, par de nombreux prêtres séculiers ou religieux chassés de chez nous par la Révolution. Parmi ces émigrés, certains firent en Amérique une éclatante carrière, tel Mgr De Chevérus, premier évêque de Boston, et cardinal. Dès 1808, alors que Mgr Carroll devenait archevêque, trois nouveaux sièges étaient créés aux U.S.A. : New-York, Boston, Philadelphie.

Nous ne parlerons pas ici des difficultés internes de cette Eglise naissante : querelle des administrateurs des biens ecclésiastiques, que l'on pourrait appeler « querelle des Cultuelles », et querelle des prêtres d'origine irlandaise, qui se refusaient à obéir à des évêques français.

Au cours du XIX^e siècle, il se produisit aux U.S.A. plusieurs « ruées » d'émigrants européens. On venait en Amérique pour faire fortune. Pendant des dizaines d'années, l'obsession de l' « oncle d'Amérique » laissant sa fortune à de pauvres parents d'Europe sera grande en Angleterre, en France, en Norvège, partout. Parmi ces immigrants, il y aura un très grand nombre d'Irlandais chassés de leur pays par la misère ou par la persécution anglaise.

En dépit de l'opposition soit des protestants, soit du Ku-Klux-Klan, une secte d'inspiration maçonnique, le catholicisme ne cessera de grandir. Vers 1880, il y avait, aux U.S.A., 14 archevêques, 56 évêques, 6.000 églises ou chapelles. Ce ne fut cependant qu'en 1908, à la suite d'un décret du bienheureux Pie X, — *Sapienti Consilio* — que l'Eglise américaine fut soustraite à la juridiction de la Propagande, pour devenir une Eglise autonome comme les vieilles Eglises d'Europe. La plus grande figure du clergé américain, à cette époque, est celle du cardinal Gibbons, qui fut archevêque de Baltimore de 1877 à 1921.

Et aujourd'hui, où en sommes-nous ?

« Trois cardinaux, vingt-quatre archevêques, cent-cinquante-huit évêques, plus de 44.000 prêtres, 200.000 religieux et religieuses, 20.000 églises, plus de 30.000 séminaristes, 29 millions de fidèles, tel est l'état florissant actuel de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. »

Ne croyons pas que le catholicisme là-bas soit tout extérieur :

« Il ne manque ni de sérieux ni de profondeur, il n'est pas formaliste et la piété individuelle de chacun y est vive. »

L'enseignement catholique est très vivant : Près de 2.600.000 enfants fréquentent les 8.358 écoles primaires paroissiales, environ 860.000 étudiants et étudiantes peuplent 2.700 collèges, écoles supérieures et universités catholiques. Plus de 100.000 professeurs y donnent leur enseignement.

L'inconvénient du système est que les catholiques sont peu représentés aux échelons supérieurs du savoir, dans les universités d'Etat ou non-catholiques. Par contre le pourcentage des catholiques dans l'armée et la marine est nettement supérieur au pourcentage des catholiques dans le pays. Ce dernier avoisine 20 %.

Le renouveau liturgique, si visible chez nous, se propage puissamment aux U. S. A. La radio, la presse, la télévision, le cinéma, la publicité sont de précieux instruments de propagande pour les catholiques américains. Nous avons déjà parlé ici-même du succès de Mgr Sheen, auxiliaire de Mgr Spellman, à la télévision. La diffusion énorme de livres tels que la *Nuit privée d'Etoiles* de Thomas Merton, et le *Cardinal*, de Henry Morton Robinson, atteste l'immense intérêt de curiosité et de sympathie que suscite l'Eglise catholique dans toute l'Amérique.

En somme l'Eglise d'Amérique, avec ses qualités et ses inévitables imperfections, est en pleine ascension. Nous ne pouvons que lui souhaiter une montée toujours plus ardente et triomphale.

III

Nous entrons dans un domaine bien différent avec le R. P. Maurice Quéguiner, S. J., dans les *Etudes* d'octobre, sous le titre suivant : **L'Etoile rouge à l'horizon de l'Inde.**

Cet article nous révèle un véritable danger. Déjà la Chine est dominée par le communisme. L'Indo-Chine se débat péniblement contre lui. Nous nous

figurons trop volontiers que l'Inde ne court aucun péril de ce côté. Un groupe de journalistes réunis à Singapour faisaient à M. Mac Donald, ministre anglais, une réponse très rassurante sur ce point... Mais le R. P. serait beaucoup plus pessimiste. Sans doute Nehru, aux élections de février dernier a obtenu 363 sièges sur 489 au Parlement. Mais son succès est dû surtout au découpage habile des circonscriptions. Dans l'ensemble du pays, le total des voix en sa faveur n'a pas dépassé 42 % des suffrages exprimés. Sans doute, les communistes n'ont obtenu que 27 sièges à la Chambre, 181 sur 4.412 dans les assemblées provinciales et en tout 6,04 % des voix. Mais le gouvernement sait bien que le péril communiste reste grave. Il a publié en septembre 1949 une brochure de 70 pages, bourrée de documents et prouvant jusqu'à l'évidence qu'il existe une conspiration permanente du communisme pour renverser le régime et se saisir du pouvoir. Il existe des groupes de guérillas, des brigades de choc contre la police, dans les usines et établissements publics, des appels directs au pillage, au sabotage, à l'incendie, à la grève, à l'assassinat des hommes en place.

Mais il est certain que le principal atout que possède le bolchévisme en Inde, c'est la misère des masses rurales. Cette misère dépasse tout ce que nous pouvons imaginer.

« Les pauvres, les misérables au sens fort du mot, écrit le P. Quéguiner, constituent... la majorité du peuple indien. Plus des quatre cinquièmes de ce peuple demeurent à la campagne et les trois quarts vivent de la terre. Or, 27 % à peine des paysans sont indépendants, 35 % sont fermiers, et 32 % ouvriers agricoles. La plupart des indépendants ne possèdent même pas un hectare de terrain... La famille indienne type comprend cinq personnes et cultive un hectare et demi de terrain, son revenu annuel s'élève à 200 roupies [1]. De cette somme le gouvernement retient 30 roupies pour impôts, taxes et redevances diverses ; 50 roupies vont aux usuriers ou aux prêteurs d'argent, car tout paysan indien est endetté. Il lui reste donc 120 roupies, soit 10 roupies par mois (720 francs) à dépenser pour lui-même, sa femme, ses enfants, sa paire de buffles et son exploitation ! »

Un tel passage méritait d'être cité en entier ! Nous ne nous faisons aucune idée d'un tel dénuement : 720 francs par mois, pour 5 personnes !... Et notez qu'il s'agit ici des paysans propriétaires ou fermiers. La situation des simples journaliers — un tiers du monde rural ou presque — est encore pire. Les journaliers touchent en un mois ce qu'en France ils gagneraient en un jour et demi de travail, et il faut ajouter qu'ils sont réduits au chômage plus du tiers de l'année.

Enfin, il existe deux classes d'hommes, là-bas, qui tiennent en leur pouvoir la destinée de beaucoup de paysans indiens : les *rayotaris* et les *zamindaris*, descendants des anciens percepteurs mongols et qui ont droit à trois ou quatre cinquièmes de la récolte, sans rien fournir aux fermiers, ou encore, prêteurs à gages, usuriers pour mieux dire, qui réduisent pratiquement en servage les paysans insolvables à qui ils ont prêté !

Dominé par les puissances d'argent, l'Indien est en outre la proie de la faim. L'eau est mal répartie, **les sécheresses sont fréquentes et terribles. C'est** par millions, en certaines années, que les ruraux meurent d'épuisement. Les insectes, les oiseaux et d'autres animaux dévorent assez de produits de la terre pour que, sans eux, l'Inde n'ait pas de quoi manger. Sur 50 millions de singes, la moitié vivent au milieu des hommes et chapardent ce qu'ils peuvent. Il y a 260 millions de bovins, mais les vaches ne donnent à peu près pas de lait et la religion interdit de manger la viande de bœuf.

En résumé, l'Indien ne consomme pas plus de 1000 calories par jour et il est, par là-même, une proie toute désignée pour les épidémies. Chaque année, 500.000 humains meurent de la tuberculose, 1.500.000 du paludisme, 5 millions souffrent de fièvres chroniques. La moyenne de la vie se situe entre 23 et 32 ans.

« La détresse causée par la faim, la maladie et l'ignorance fait du paysan indien l'un des êtres les plus misérables du monde et une proie de choix pour la propagande communiste. Dans l'Inde, comme en Chine, et contrairement aux conclusions de la dialectique marxiste, la Révolution sortira, non de l'usine, mais des champs. »

Cela ne veut pas dire que les ouvriers, en Inde, sont beaucoup plus heureux que les paysans. Mal logés, mal payés, ils subissent des conditions de vie également lamentables. Le gouvernement du moins voit-il les problèmes à résoudre ? — Il n'est question ici que de l'Inde et non du Pakistan. — Certes, mais il est plus aisé de voir le mal que d'y remédier. L'élévation si urgente et si nécessaire du niveau de vie est rendue plus difficile par l'accroissement constant de la population, en dépit d'une mortalité énorme. L'Inde représente 3 % de la surface terrestre, et elle a près du cinquième de la population totale, soit environ 400 millions. La densité de la population rurale atteint 206 au km ^{2}, soit près du double de la densité des populations rurales d'Europe, dans les pays les plus peuplés.

Le gouvernement travaille toutefois de son mieux : 1° à accroître le rendement des terres déjà cultivées ; 2° à résoudre le problème de l'eau, par la création de puits, de réservoirs, de canaux d'irrigation, etc. Ajoutons qu'il se produit là aussi, comme au Japon, une campagne regrettable de dénatalité.

L'action des catholiques — encore peu nombreux dans l'Inde — s'exerce surtout dans les milieux intellectuels. Il existe, en effet, aujourd'hui 42 collèges universitaires catholiques, qui, depuis un siècle, forment une bonne partie de l'élite intellectuelle de la nation. Ces établissements donnent la preuve de l'accord foncier entre la science et la foi, et ils témoignent de la vitalité de la foi catholique. Sur le plan social, ils apportent des lumières précieuses. Récemment, la Compagnie de Jésus à la demande des évêques a fondé à Poona un Institut de sciences sociales, dans l'esprit des Encycliques pontificales.

Il reste que si l'on veut écarter le péril communiste, très redoutable, en raison du voisinage immédiat de la Chine, il faut, à tout prix, combattre la misère dans les masses populaires, sans quoi, il y aura forcément, tôt ou tard, une révolution dont nul ne saurait mesurer les conséquences.

[1] La roupie vaut 72 francs.

IV

Ceux qui ont lu ce livre si curieux, qui nous peint les mœurs cléricales en Amérique, et qui est intitulé *Le Cardinal* n'ont peut-être pas attaché une importance particulière au passage suivant :

« Stephen trouvait une joie particulière à interroger ses élèves sur des points que le catéchisme n'abordait pas. Un certain dimanche, il posa cette question embarrassante à une classe de garçons de treize ans :

— Les Protestants peuvent-ils aller au ciel ?

Désorientés, abasourdis, leurs petits visages levés vers lui, ils se demandaient quel piège leur tendait le père Fermoyle. Enfin, Charlie Boyle, qui avait la langue bien pendue, leva la main.

— Alors, Charlie, est-ce que les Protestants peuvent aller au ciel ?

— Bien sûr que non, mon Père, tout le monde sait — fit-il de sa voix qui muait — que les Catholiques seuls peuvent y aller.

Le père Stève hocha gravement la tête :

— Est-ce que vous croyez tous que Charlie a raison ?

— Oui, mon père, répondirent-ils docilement, tous en chœur.

— Je suis désolé, dit Stève, mais vous vous trompez tous. Quoi qu'on ait pu vous dire, l'Eglise catholique enseigne que tous les hommes, Protestants, Juifs, Mahométans, peuvent gagner le ciel, s'ils croient sincèrement à leur religion et s'ils vivent selon ses préceptes... »

Pour comprendre l'opportunité de ce passage, dans le roman en question, il faut se rappeler une controverse qui a récemment agité avec une certaine violence l'Eglise d'Amérique, et qui a motivé l'intervention de la Congrégation du Saint-Office.

C'est ce que la revue espagnole *Ecclesia* du 4 octobre nous expose dans un court article documentaire intitulé : *Il n'est pas toujours nécessaire d'appartenir de fait à l'Eglise :* **le Saint-Office condamne le père Feeney, de Boston.**

Prenons bien garde à cette dernière indication. C'est au sein de l'archidiocèse de Boston, l'un des plus importants du monde, puisqu'il compte plus d'un million de fidèles, que se déroule le scenario romancé du livre *Le Cardinal*. Or, c'est un prêtre de Boston qui a été condamné, sur la question du salut des non-catholiques de fait.

Le roman est de 1950, et c'est en 1949, que se déroula, au diocèse de Boston, une violente polémique sur le sujet indiqué. Contre l'avis commun des théologiens catholiques, le père Feeney et un petit groupe de fidèles gagnés à ses idées soutenaient qu'il est impossible d'être sauvé si l'on n'appartient pas *de fait* à l'Eglise catholique. Le père Feeney était donc de l'avis de Charlie et des enfants du catéchisme du père Stephen. Le père Feeney excluait ainsi du paradis tous les non-catholiques, même de bonne foi. Il ne voulait pas entendre parler, pour les païens, de ce qu'on nomme le « baptême de désir ». Le Saint-Office ne se hâta pas de condamner cette erreur, voulant donner aux inculpés le temps de s'expliquer et de revenir d'eux-mêmes à la vraie doctrine. La décision du Saint-Office est pourtant datée du 8 août 1949, mais elle n'a été rendue publique, à Boston, que le 4 septembre 1952.

Le Saint-Office, selon l'usage, s'est prononcé au moyen d'une lettre à l'archevêque de Boston, Richard J. Cushing. Il rappelle qu'il a reçu tous les documents utiles sur la controverse, de la chancellerie de Boston d'une part et du centre de St-Benoît (dirigé par le père Feeney), d'autre part. Le Saint-Office blâme d'abord les intéressés pour leur refus d'obéissance à l'autorité légitime.

Passant ensuite au fond de la question, il dit que tous les fidèles doivent donner leur adhésion à toutes les vérités révélées proposées par l'Eglise, non seulement au moyen de définitions solennelles, mais aussi par le magistère ordinaire et universel (Denzinger, n° 1792). Or, l'Eglise a toujours enseigné qu'en dehors de l'Eglise il n'est point de salut. Mais il faut entendre cette vérité absolue en ce sens qu'en certaines circonstances cette appartenance à l'Eglise peut n'être *que de désir*. Chez les catéchumènes, ce désir doit être explicite, parce qu'ils connaissent l'Eglise, sans en faire partie encore, mais chez tous ceux qui sont enfermés dans une « ignorance invincible », « Dieu accepte également un *désir implicite*, ainsi appelé parce qu'il inclut cette disposition bonne de l'âme par laquelle une personne désire en général tout ce qui est conforme à la volonté de Dieu. »

Et le Saint-Office rappelle que cette doctrine a été renouvelée récemment par la « Lettre dogmatique », publiée par le Souverain Pontife, le pape Pie XII, le 29 juin 1943, sur *le Corps mystique de Jésus-Christ*. Dans ce document, en effet, le pape distinguait nettement les membres actuels et effectifs de l'Eglise de ceux qui ne lui appartiennent que par le désir.

Cette doctrine, comme le rappelle le Saint-Office ensuite, avait déjà été précisée par le pape Pie IX.

Après avoir expliqué le genre de « désir » qui peut faire appartenir à l'âme de l'Eglise, le Saint-Office déclare condamner les idées défendues par le père Feeney, et par le périodique « *From the Housetops* », fascicule 3. On ne comprend pas dès lors que le centre de St-Benoît ose conserver le titre de groupe « catholique », alors qu'il s'éloigne de la doctrine catholique, sur un point de cette importance. Ce groupe est bien plutôt un foyer « de discorde et de rébellion ». On ne comprend pas davantage — c'est toujours le St-Office qui parle — qu'un religieux tel que le P. Feeney se présente lui-même comme un « défenseur de la foi », alors qu'il attaque les enseignements donnés par les autorités légitimes de l'Eglise, en s'exposant ainsi aux graves sanctions portées par ces autorités. Il n'est pas admissible que ce groupe soi-disant catholique ait la prétention de publier une revue sans avoir obtenu l'imprimatur exigé par les saints canons. C'est ce groupe qui aura à méditer sur l'appartenance effective à l'Eglise, maintenant que « Rome a parlé ! »

On voit par ce qui précède toute l'actualité que possédait, dans le roman, le passage que nous en avons cité. La controverse en question agitait vivement alors les esprits. Espérons que cette controverse prendra fin, maintenant que la décision du Saint-Office vient d'être rendue publique, par l'archevêque de Boston. Nous ne pouvons mieux faire que de citer les paroles par lesquelles l'archevêque conclut cette publication récente :

« En tant que pasteur spirituel de l'archidiocèse de Boston, mon cœur déborde d'affection envers le père Feeney et tous ceux qui se sont égarés dans des idées fausses. Mon fervent espoir est que maintenant que

l'autorité suprême a parlé, le père Feeney et tous ceux qui le suivent se comporteront comme des fils loyaux de l'Eglise et de notre saint Père, le pape Pie XII. J'invite tous les fidèles à unir leurs prières aux miennes dans cette intention. »

Dans tout le Corps mystique de l'Eglise, il y a émotion et crainte lorsqu'un membre du corps du Christ est en péril ! [2]

V

Dans la *Revue de Paris* d'octobre, le Dr Robert Nachtwey — américain, j'imagine — traite d'un sujet pratiquement inépuisable : **le Miracle de l'Instinct animal.** Naturellement, ce qu'il y a de plus miraculeux dans ce miracle, c'est que ce n'est pas un miracle du tout, mais bien une loi, ou mieux encore, une infinité de lois naturelles. Mais saint Augustin ne faisait-il pas déjà remarquer qu'il est plus étonnant de nourrir toute l'humanité avec le blé que de nourrir 5.000 personnes avec cinq pains !

Jetons donc un rapide coup d'œil avec Nachtwey sur les merveilles de l'instinct animal.

Voici le geai glandivore. Il a été étudié par le médecin allemand August Bier. Portant les glands et les faînes, les uns dans son bec, les autres dans son jabot, il les enfonce adroitement dans le sol, spécialement dans les parties couvertes d'aiguilles de pin. Il ne plante jamais deux glands au même endroit, et il sait les placer aux distances convenables.

« C'est au geai que nous devons bon nombre de nos bois, et il pourrait en faire surgir dans toutes les contrées où ils font défaut, si l'homme ne le gênait trop souvent dans sa tâche. »

Or, il ignore la finalité de ses actes. Il se passera bien des années avant que les fruits de ces arbres nourrissent ses descendants ! La plupart des animaux agissent ainsi, sans savoir ce qu'ils font ni pourquoi, mais en ce qu'ils font il existe une utilité supérieure et lointaine.

« Tout le mystère de la vie sur terre nous apparaît dans sa grandeur et sa puissance à travers de tels témoignages d'intuition animale. »

Voyez la bruche du pois, ou charençon. Sa larve entre dans le pois quand il est tendre, mais elle semble prévoir que la peau de ce pois durcira. Elle creuse donc un tunnel de sortie, pour pouvoir s'en aller à l'heure marquée !

La larve de la mouche à scies fait de même dans les branches rigides des saules. Elle ménage le petit trou de son évasion future, qu'elle ignore !

L'éphialte, qui est un grand ichneumon ou mouche vibrante, fait mieux. Elle pique, de sa petite scie, un tronc d'arbre. Et elle tombe, comme par hasard, sans se tromper, sur une larve xylophage, qui est enfermée dans l'épaisseur de ce bois, comme si du dehors elle l'avait perçu, et elle pond ses œufs dans le corps de cette chenille !

Que n'a-t-on pas dit sur les migrations des oiseaux ! On a pensé souvent que les vieux entraînaient les jeunes, dans ce voyage lointain. Pas du tout, les jeunes étourneaux partent vers les pays chauds en juin, et les vieux, trois mois après eux Qui donc a appris le chemin aux jeunes ? Le coucou pondu dans un nid étranger, ne connaît pas ses frères et sœurs, il part seul, et rejoint l'Afrique. On sait l'infaillibilité des pigeons voyageurs pour retrouver leur nid. Mais on a fait des expériences toutes semblables sur les hirondelles. Et il est impossible jusqu'à présent de deviner comment ces oiseaux se dirigent.

Un insecte appelé *hypoderma bovis*, famille des œstridés, se pose sur les bovins. En général, cela provoque une course affolée de tout un troupeau. Et pourtant, l'insecte ne pique pas, il se borne à pondre dans les poils du bœuf. En se léchant, le bœuf fera entrer les œufs dans son corps. Bien plus tard, cela provoquera des furoncles terrifiants, des plaies, des « tumeurs ». Comment les bovins peuvent-ils avoir une « prémonition » sur ce point ?

Que n'a-t-on pas dit de l'instinct des abeilles !

Le savant Karl von Fritsch soutient que ces fabricantes de miel ont un langage, que celle d'entre elles qui a découvert une source de nourriture abondante en avertit ses compagnes, dès son retour à la ruche, au moyen de danses exécutées sur les rayons de cette ruche.

« Les abeilles ainsi informées sauront non seulement de quelle sorte de fleur il s'agit, mais aussi à quelle distance elle se trouve et, si elle est loin, la direction à prendre pour partir à sa recherche. »

On a bien lu : « de quelle sorte de fleur il s'agit ». Evidemment, ce n'est pas un nom savant qui est ici prononcé. On ne dit pas : lavande, ou romarin, ou châtaigne. Mais l'odeur de la fleur suffit pour renseigner les abeilles, et la butineuse fait sentir cette odeur à ses compagnes. Le nombre de ses tours de danse indiquerait aussi la distance.

On sait qu'il existe des insectes tisseurs. Ce sont surtout les araignées. Qui n'a admiré parfois l'art merveilleux avec lequel leurs toiles, diverses selon les espèces, sont tissées. Mais il n'y a pas que les araignées qui tissent. Les remarquables fourmis tisseuses de Ceylan emploient leurs larves comme de vivants outils pour tisser les feuilles des arbres et en faire des nids arboricoles de grande dimension. Ce sont les larves ensuite qui filent sans relâche, comme si elles savaient ce que l'on attend d'elles. Et elles trouvent en elles-mêmes les quantités incroyables de fils de soie nécessaires à leur tâche.

Il y a de même des tisseurs parmi les poissons, tel l'épinoche, qui construit son nid dans l'eau pour y pondre ses œufs.

N'oublions pas les sphex, qui causaient l'admiration du célèbre naturaliste Fabre. Il m'est arrivé à moi-même, par une chance heureuse, d'en voir un au travail. Il arrivait empressé, portant une larve entre ses pattes ; il la déposa au bord d'un trou creusé par lui-même, mais caché une fois fini, par un couvercle de sable. Ayant dégagé l'ouverture du trou, il prit sa lourde larve, l'engloutit dans le trou, la piqua sans la tuer, pondit dedans, puis ressortit. Nous étions deux à regarder. L'un de nous voulut fermer le trou avec un petit caillou. L'insecte s'en aperçut, souleva le petit caillou avec colère, le rejeta au loin, puis se mettant à reculons, chassa du sable fin vers l'ouverture, et enfin ratissa le tout si finement que nul regard ne pouvait supposer qu'il y avait eu là un trou dans la

[2] On trouvera les documents concernant l'affaire Feeney, dans *Documentation catholique* du 2 nov.

terre. Les œufs pondus devaient prospérer, éclore à leur heure, se nourrir de la larve immobilisée par les piqûres de l'insecte. Parvenus à l'âge adulte, le jeune sphex sortira de son trou, et sans aucune leçon reçue de ses parents qu'il ne connaîtra jamais, il fera pour ses successeurs ce que les premiers ont fait pour lui-même.

Et cette liste des instincts inexplicables des animaux peut être allongée presque indéfiniment. Prenons, par exemple, la chenille plieuse verte. Elle a été observée par G. von Frankenberg. Ce petit animal sait plier admirablement une feuille de hêtre ou de chêne, bien que sa propre longueur ne dépasse pas le quart de la largeur de cette feuille. La chenille file un lien le long de la nervure médiane, puis de façon transversale. Ses fils — comment le sait-elle ? — se rétrécissent en séchant. La feuille commence à prendre un pli. Elle récidive. Nouveau rétrécissement, les premiers fils pendant à l'intérieur, désormais inutiles. Et elle recommence jusqu'à ce que, de rétrécissement en rétrécissement, la feuille soit contractée totalement et forme un cornet où la chenille vivra paisiblement à l'abri des oiseaux, et se nourrira du tissu de la feuille en évitant soigneusement de toucher à l'extérieur du cornet. Si elle épuise son cornet, avant sa mue en papillon, elle en construira un autre sans toucher au précédent.

« La chenille ne peut deviner que les fils rétrécissent et pourtant elle agit comme si elle le savait. De même ses glandes à soie ne peuvent savoir de quelle manière travaille la chenille et pourtant elles secrètent un liquide spécial qui donne un sens à son activité. Ici, encore, nous assistons à la collaboration intime, coordonnée, de l'instinct et de l'organe, à l'apparition d'un « savoir » étrange et inconscient.

On a souvent dit et répété que l'instinct animal est incapable de déviations et d'adaptations. Cela n'est pas tout à fait vrai. Et notre article donne de nombreux exemples d'adaptations, chez des animaux apprivoisés aussi indisciplinés que les guêpes, par exemple.

« Ainsi, conclut notre article, les instincts des insectes n'ont nullement l'immuabilité des mouvements d'un automate. Les actes dits instinctifs ne sont pas de simples chaînes de réflexes, comme l'ont admis certains naturalistes. »

Et l'on nous apporte des preuves de ce fait. Autrefois les chenilles d'un lépidoptère fileur, le lasiocampe du chêne, vivaient seulement sur les feuilles de chêne. Récemment, elles ont fait leur apparition sur les peupliers, les saules, les noyers. Captives, des chenilles herbivores deviennent carnivores et commencent à s'entre-dévorer. Nos abeilles domestiques se laissent diriger plus ou moins par les apiculteurs.

Finalement, l'instinct reste absolument inexplicable, par des hypothèses mécaniques. Il faut donc, dirons-nous, avouer que Newman avait raison, quand prêchant sur « Le Monde invisible », il déclarait que nous ne sommes pas mieux informés des lois mystérieuses de la vie du monde animal, en dessous de nous, que nous ne le sommes des loi de la vie des esprits angéliques, au-dessus de nous. Il y a, entre le ciel et la terre, plus de mystères que notre intelligence n'en peut pénétrer !

VI

Il est toujours intéressant cependant de contempler l'homme au travail à travers les âges. L'un de ses grands soucis, en nos régions occidentales tout au moins, fut de se procurer du pain et du vin. S'il existe une civilisation du riz, la nôtre est une civilisation du pain et du vin, et le Christ l'a consacrée dans le sacrement de son amour.

Nous avons déjà eu l'occasion de nous mettre à l'école de M. Roger Dion, professeur au Collège de France, sur les origines de la culture de la vigne en Gaule. Dans *La Revue des deux mondes* du 15 octobre, il nous entretient des **Origines du Vignoble de Bordeaux.**

Il commence par établir que rien dans le sol, ni dans le sous-sol de la région bordelaise n'était spécialement encourageant pour la culture de la vigne.

« On voit, dit-il, en ce pays, de nobles vins sortir de sols réputés les plus contraires à la vigne, sur l'arène infertile que le vent soulève, comme sur l'argile grasse des fonds de vallées. »

On ne trouve là-bas ni « la côte à l'abri du vent ni le coteau qui se chauffe au soleil », comme il est recommandé pour un vignoble. Mais cela même prouve admirablement l'efficacité souveraine du travail humain. C'est sur un sol amendé par l'industrie humaine et à la suite d'un sévère effort de sélection du cépage possible en ces lieux, que les vignes bordelaises se sont établies. La raison fondamentale qui a poussé les hommes à cet effort, c'est le fleuve, c'est le commerce qu'il rendait possible, c'est l'appât des bénéfices de ce commerce vers les pays hyperboréens.

« C'est le trafic de mer qui, en Aquitaine, a suscité et consacré les grandes renommées vinicoles. Les nobles crus se sont constitués auprès des points qui lui étaient accessibles directement, ou tout au moins qui communiquaient avec lui par le moyen d'une facile navigation fluviale. »

Ce n'est pas le seul cas, du reste, que l'on peut signaler de ce fait : le commerce suscitant l'industrie locale du vin. Mais parmi les vignobles nés du commerce, celui de Bordeaux se distingue par sa haute antiquité. La littérature gréco-romaine en parle déjà. Et il est possible, en partie du moins, d'en retracer l'histoire.

Dans le tableau fait par Strabon (IV, 2, 1), vers le début du règne de Tibère — au temps de la prime jeunesse du Christ — il n'est pas encore question de la vigne. Celle-ci est encore confinée en Narbonnaise. A ce moment, on transportait le vin dans des amphores ; l'usage du tonneau en bois ne se généralise qu'à partir du IIe siècle. On fabriquait des amphores à vin à Montans près de Gaillac, sur le Tarn, ce qui prouve qu'on transportait du vin, dans cette région, évidemment dans les directions où le vin n'était pas encore cultivé, et de Gaillac, il est clair que, par le Tarn, on atteignait la Garonne, et la région bordelaise.

L'histoire du vin, à Bordeaux, commence donc avec le commerce du vin, venant de la région de Gaillac. Mais la vigne tendait à se propager, à monter vers le nord, à quitter la Narbonnaise. Les Allobroges réussirent, en effet, selon Strabon, à l'acclimater dans la région de Vienne, ce qui fit

de cette bourgade une ville. Martial écrit, dès la seconde moitié du Ier siècle :

« Tu boiras chez moi du vin de Vienne la vineuse, et du vrai ! »

On dirait qu'il s'en lèche les lèvres ! Il y eut sûrement des recherches faites dans la vallée du Rhône pour la découverte de cépages ne craignant pas la gelée, La vigne s'introduisit, au Ier siècle, en Vivarais, dans la vallée du Rhône, dans les vallées alpestres. Pline l'Ancien, écrivant en 71 de notre ère — 90 ans, dit-il, après la mort de Virgile — signale l'apparition d'une nouvelle espèce de vigne, adaptée aux climats froids, et qui rend célèbre le territoire de Vienne. Il nomme cette espèce, d'un nom éloquent : *Allobrogica.* C'est cette espèce qui remonte vers le nord jusqu'en Bourgogne, car le « pineau » — ou pinot - s'appelle aussi « montagnard », ce qui est tout à fait probant. La Bourgogne se suffit en vin, dès la fin du Ier siècle, et son vignoble devient célèbre dès la fin du IIIe siècle.

Le vignoble de Bordeaux a une histoire parallèle à celui de Bourgogne. Le naturaliste Pline et l'agronome Columelle signalent un autre plant de vigne, qu'ils appellent *vitis biturica,* ce qui ne veut pas dire « vigne de Bourges », mais vigne de Bordeaux, car la région de Bordeaux est celle des *Bituriges Vivisci,* tandis que celle de Bourges appartient aux *Bituriges Cubi.* Columelle parle de la vigne « biturige », non comme d'une vigne découverte sur place — *inventa* dit Pline de la vigne des Allobroges — mais comme d'une vigne *importée — arcessita.* Et il dit : « récemment et venant de loin ». M. Dion estime qu'il s'agit d'un cépage importé de Cantabrie, c'est-à-dire de Navarre, du bassin de l'Ebre.

Quoi qu'il en soit, Bordeaux fit du nouveau cépage un usage si brillant que le poète Ausone pourra appeler sa ville natale — au IVe siècle — *insignem Baccho,* c'est-à-dire glorieuse pour Bacchus ou par Bacchus. Dès Constantin, dans un panégyrique daté de 312, les habitants d'Autun font allusion à une viticulture de relief propre à la côte de Bourgogne, à laquelle s'oppose une viticulture de plaine qui était celle de l'Aquitaine. Et il est certain que cette dernière exportait vers la Grande-Bretagne et l'Irlande, bien que les tonneaux employés à ce commerce n'aient pas laissé de traces comme les amphores utilisées auparavant. Une culture aussi malaisée que celle de la vigne bordelaise n'a pu être soutenue que par de gros bénéfices commerciaux. Et il est à noter que les *crus* bordelais sont presque tous des crus de « châteaux », c'est-à-dire des crus tirant toute leur valeur des soins particuliers qui leur sont donnés, alors que, dans la même région, au-delà d'une séparation pas plus large qu'une route, la vigne moins bien traitée ne donne plus que du bordeaux inférieur. On distingue, en effet, les « crus classés », les « crus bourgeois » et les « crus paysans ».

« C'est que la qualité du vin dépend avant tout des moyens mis en œuvre sur chaque fonds et que la puissance de ces moyens varie selon les conditions sociales. »

Ainsi, de la qualité du possesseur, de la qualité du travail incorporé à la terre, dépend la qualité du vin. Et c'est un bel exemple de l'excellence de l'effort humain.

VII

Pendant que la vigne apparaissait en Bordelais, le christianisme se répandait dans l'Empire romain. Il se répandait magnifiquement, mais douloureusement ; il avait à surmonter les plus dures persécutions. C'est du moins ce qu'on a cru jusqu'ici. On a toujours supputé dix persécutions, jusqu'à l'édit de Constantin. On a estimé que ces persécutions avaient été générales dans l'Empire romain et qu'elles avaient fait des centaines de milliers, sinon des millions de martyrs.

Cependant des historiens modernes se sont inscrits contre cette vue traditionnelle. Récemment, le professeur Henri Grégoire, de l'Université de Bruxelles, dans un mémoire lu à l'Académie de Belgique, a soutenu une thèse toute contraire [3].

M. l'abbé E. Griffe, de l'Université catholique de Toulouse, examine cette thèse dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de juillet - septembre 1952, sous le titre suivant : **Les Persécutions dans l'Empire romain de Néron à Dèce.**

M. Grégoire reprend — en les aggravant — les idées de Benjamin Aubé. Il résume ses conclusions dans la phrase suivante :

« De Jésus à Marc-Aurèle, la mission et l'expansion du christianisme n'ont, sauf quelques poursuites et persécutions sanglantes, très rares et toujours locales et éphémères, rencontré aucune résistance de la part de l'Etat romain ni même des populations de l'Empire. »

Selon H. Grégoire, la première persécution qui mérite ce nom éclate, très sporadiquement et sans que le pouvoir central y prenne part, à la fin de Marc-Aurèle. On ne trouve ensuite que trois périodes où les chrétiens furent inquiétés : les règnes de Maximin le Thrace, de Dèce et les 42 mois de la persécution de Valérien. Enfin, eut lieu la persécution de Dioclétien, en 303, qui fut la plus violente, mais ne fit au total que de 2.500 à 3.000 martyrs. Pour les persécutions antérieures, ce total ne dépassait pas quelques centaines.

M. Griffe soumet à une révision attentive les arguments que M. Grégoire assure ne tirer que des sources, chose qui va de soi !

1° *Persécution en Bithynie, au début du IIe siècle.* — L'un des témoignages les plus importants est d'abord celui de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivant à Trajan. Trois faits sont signalés par Pline : *a*) le grand nombre des chrétiens dans la région ; — *b*) les exécutions déjà faites ; — *c*) le caractère déjà ancien des poursuites contre les chrétiens. Il parle, en effet, de « vingt ans ». Il ressort de sa lettre que ces poursuites sont *choses normales* dans les diverses provinces de l'Empire, que ces poursuites sont faites par les gouverneurs, et que ces gouverneurs manquent d'instructions précises.

2° *L'exemple de Rome.* — Les gouverneurs ne pouvaient guère s'appuyer que sur l'exemple de Rome. En effet, en dépit de la pénurie des docu-

[3] H. Grégoire, *Les persécutions dans l'empire romain,* Bruxelles, 1951.

ments — le culte des martyrs ne s'étant, d'une façon générale, établi qu'au milieu du IIIe siècle — il y a des preuves que la persécution ne s'était presque jamais arrêtée depuis Néron. La persécution de l'an 64, attestée par Tacite, par Suétone, par Clément de Rome, ne peut être niée. Selon Tacite, le nombre des martyrs fut très grand. Il dit : « *multitudo ingens* — une immense multitude. » Et Clément de Rome : πολὺ πλῆθος, ce qui a le même sens. Cependant, ce fut une persécution toute locale.

Dion Cassius, Eusèbe de Césarée, Hégésippe nous sont témoins que Domitien fut le second empereur persécuteur. Le branle était donné.

Nul doute qu'il y ait eu des faits de persécution sous Trajan, Hadrien, Antonin - le - Pieux, bien qu'ils n'aient pas pris part personnellement aux mesures contre les chrétiens. Trajan a même essayé et Hadrien après lui, de limiter les dénonciations.

Mais voici des faits : *a*) Irénée dit que le pape Télesphore subit un glorieux martyre, et cela doit se situer vers 135, sous Hadrien ; — *b*) Justin signale, comme un fait récent, vers 155, la condamnation de 3 chrétiens de Rome par le préfet Urbicus. Et Justin ajoute : « C'est partout que nous voyons de telles injustices commises par les magistrats. » Cela prouve que ces « magistrats » — gouverneurs et préfets — jouissaient d'une grande latitude en ce sens, même sous les empereurs les plus cléments. La manière de parler de Justin fait voir que la persécution est alors chose courante. Du reste, il fut lui-même victime de la persécution, à la suite d'une dénonciation du philosophe païen Crescens. Le préfet Rusticus n'hésita pas à envoyer Justin à la mort, sur cette dénonciation.

Sous Commode, un autre apologiste chrétien de marque, Apollonius, fut à son tour arrêté. Le préfet fit tout ce qu'il put pour le sauver, mais l'obstination d'Apollonius à se déclarer chrétien rendit inévitable sa condamnation à mort, « car il était de règle, nous dit-on, de n'absoudre un chrétien que s'il se rétractait. » Or, Apollonius était un personnage important. Combien on devait moins se gêner encore quand il s'agissait de chrétiens de plus humble condition. Hippolyte nous parle de tout un groupe de martyrs, à propos du pape Calliste. Un certain nombre de ces « martyrs » fut libéré à la demande de Marcia, « concubine » de l'empereur Commode. Nous ignorons le nombre de ces chrétiens libérés, mais le fait suffit à démontrer que la persécution se poursuivait alors. Il est même vraisemblable que les chrétiens mis à mort, dans la seconde moitié du IIe siècle, fut plus grand qu'auparavant, en raison de l'accroissement même du nombre des chrétiens et par suite du nombre des dénonciations.

3° *Quelques exemples.* — Faits de persécution notoires : le martyre de saint Polycarpe et de ses onze compagnons, à Smyrne ; — les martyrs de Lyon, en 177, au nombre probablement de 48 , — les martyrs de Scilli, en Afrique proconsulaire, au nombre de 12, en l'an 180.

Si l'on examine le témoignage des contemporains, le plus explicite et le plus précieux est Tertullien. Selon lui, Néron et Domitien seuls ont été officiellement persécuteurs. Mais il a des paroles sévères pour les « princes », c'est-à-dire les hauts magistrats :

« Que penser donc, dit-il, de ces lois que seuls exécutent contre nous des princes impies, injustes, infâmes, cruels, extravagants, insensés, que Trajan éluda en partie en défendant de rechercher les chrétiens, que ne fit jamais appliquer un Vespasien, bien qu'il fût destructeur des Juifs, jamais un Hadrien, scrutateur de toutes les choses curieuses, jamais un Antonin le Pieux, jamais un Vérus ? » [4]

Et c'est pourquoi il prend à partie, dans son *ad Scapulam*, ces méchants gouverneurs. Déjà il avait dit dans l'*Apologeticum* :

« Continuez, ô bons gouverneurs, vous paraîtrez bien meilleurs aux yeux du peuple, si vous lui immolez des chrétiens ; tourmentez-nous, torturez-nous, condamnez-nous, broyez-nous ! Mais vos cruautés, si raffinées qu'elles soient, ne servent à rien. Elles sont plutôt un attrait pour notre secte. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez. *C'est une semence que le sang des chrétiens !* »

Le monde connaît cette magnifique apostrophe et surtout la sentence finale !

Méliton de Sardes est d'accord avec Tertullien et M. Griffe montre bien qu'on ne peut invoquer son témoignage pour prouver qu'on son temps, fin du IIe siècle, la persécution était chose nouvelle.

Il faut donc conclure que, dans les cent années qui ont suivi la persécution de Néron, les chrétiens ont été souvent poursuivis et mis à mort, soit par des dénonciations régulières, soit par des tumultes populaires. C'est par cette seconde cause que s'explique notamment la persécution de Lyon, en 177, et non, comme le pense M. Grégoire, par les calamités publiques du temps, ni par le fanatisme montaniste. En fait, sous Marc-Aurèle, ce ne fut que d'après les usages antérieurs que la persécution fut déclenchée, et non par une nouveauté systématique, comme le veut M. Grégoire.

4° *Persécution de Dèce.* — Selon M. Grégoire, elle aurait été le fruit d'une pression de l'armée sur l'empereur, et le nombre des martyrs fut « infime ». M. Grégoire ne veut retenir que les noms du pape Fabien et des saints Calocerius et Parthenius. En tout, trois martyrs ! La plupart des chrétiens d'alors, selon lui, auraient été ou « libellatiques » ou empressés à sauver leur vie au moyen de « quelques grains d'encens brûlés devant la statue de l'empereur ».

Mais M. Griffe montre très bien : 1° que la persécution fut absolument générale dans l'empire ; — 2° qu'il y eut beaucoup de *libellatiques*, c'est-à-dire de chrétiens ayant sollicité et obtenu des certificats de complaisance pour attester qu'ils avaient sacrifié aux idoles ; — 3° que des milliers de chrétiens refusèrent d'obéir, et qu'il y eut des poursuites frappant surtout le clergé ; — 4° que tous ne furent pas tués, mais beaucoup arrêtés, emprisonnés, condamnés à mourir de faim et de soif, dans les cachots. On a l'impression que les exécutions ne furent pas rares, sûrement pas réduites à trois, comme le voudrait M. Grégoire. La correspondance de S. Cyprien donne plutôt l'idée d'une sorte de terreur frappant les églises chrétiennes, dans tout l'empire. La lettre de Denys d'Alexandrie

[4] *Apologeticum*, v, 3-7.

à son collègue Fabius d'Antioche, est exactement dans la même note. Il est évident que M. Grégoire n'a pas relu cette lettre, qui donne des noms de martyrs, quand il a fait le décompte « infime » des martyrs, sous Dèce.

Conclusion de M. Griffe :

« En abordant un des grands sujets de notre histoire religieuse, l'éminent byzantiniste de Bruxelles a eu certainement l'intention de faire œuvre critique. On ne peut pas dire qu'il y ait réussi. »

M. Griffe, évidemment, emploie ici, ce qu'on appelle une litote !...

VIII

S'il y a des doutes sur certains traits de l'histoire des persécutions antiques, il n'y en a pas sur l'acharnement de la **persécution actuelle, en Chine communiste.**

Cependant, nous avons souvent souligné la volonté bien arrêtée des communistes de ne pas faire de martyrs. Ils aboutissent à cette conclusion étrange, qu'après des tableaux d'accusation monstrueux, tels que l'accusation d'avoir mis à mort des milliers d'orphelins, ou autres choses de ce genre, la peine infligée n'est que l'expulsion du pays ! Ces expulsions se poursuivent à un rythme accéléré. L'agence *Fides* du 4 octobre nous signale celles de Mgr O'Shea, évêque de Kanchow, épuisé par sept mois de prison, et celle de Mgr Edouard Galvin, évêque de Hankow. Elles portent à 45 le nombre des évêques bannis de Chine depuis le début de la persécution.

Mais le même numéro nous explique la *Technique des communiste chinois pour arracher des « Confessions »*.

Le 24 septembre, arrivait à Rome un groupe de missionnaires expulsés. Parmi eux, quatre « Scheutistes », c'est-à-dire missionnaires belges de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie. L'un d'eux, le P. Joseph Schyns avait 27 années de résidence en Chine, dont les dix dernières à Pékin. Il a pu raconter sa douloureuse odyssée. Arrestation dans la soirée du 25 juillet 1951. Il est alors recteur de l'académie Verbist, qui pratique l'apostolat auprès des classes intellectuelles. A tous ceux qui sont arrêtés on veut faire avouer qu'ils sont des « espions » de l'impérialisme, car, selon la définition des communistes chinois, toute communication de nouvelles, quelle qu'en soit la nature, constitue le délit d'espionnage. Le P. Schyns est soumis à de si mauvais traitements, durant une année de prison, qu'il est encore incapable de lire son bréviaire ou d'écrire. La prison, c'est la chambre même des pères.

La première phase des opérations communistes dura quatre semaines. On venait causer avec lui, l'engager à avouer, non sans laisser entendre des menaces. On lui fournit une machine à écrire et beaucoup de papier. Naturellement, il n'avoua rien, puisqu'il n'avait rien fait de mal.

La seconde phase fut plus longue : six semaines de tortures variées. Il n'était vêtu que d'un maillot et d'un pantalon. Sa cellule était constamment éclairée à grande puissance. On le surveillait, on l'empêchait de dormir. Il subissait trois ou quatre fois par jour des interrogatoires de plusieurs heures. Il était, en outre, soumis à un régime alimentaire épuisant : pain, eau, quelques légumes. Il subissait d'autres tourments dont le plus dur était la suspension par les poignets placés derrière le dos et accrochés, au moyen d'une corde, à un clou. Les menottes entraient dans sa chair. Le manque de sommeil amenait chez lui des faiblesses, des hallucinations, des maux de tête. La colonne qui soutenait le plafond de sa cellule, lui paraissait être un monstre prêt à le dévorer. Il lui semblait être devenu un autre que lui-même. Il était dépersonnalisé ! Pourtant, jamais il n'avoua qu'il avait fait de l'espionnage, comme on voulait le lui faire dire.

Au lendemain de ces tortures, on agita la menace de tourments plus terribles encore : un communiste vint lui dire :

« Vous seul vous obstinez, alors que tous les autres ont avoué. Vous serez donc transféré à la vraie prison, où vous serez soumis à des tortures plus atroces encore. »

Il n'en fut rien, cependant. Il passa au contraire par la « phase de la douceur ». Un communiste vint causer avec lui « amicalement ». On était en octobre 1951. « Vous avez froid, dit le communiste, le juge ne vous donne pas d'habits, mais moi je vous en donnerai. » Il offrit une cigarette, puis ajouta : « Vous avez 52 ans. L'hiver est froid à Pékin. Vous êtes incapable de le passer en prison. Je vous ferai donc sortir d'ici. Mais pourquoi refusez-vous de faire des aveux ? C'est si simple cependant. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'avoir reçu et transmis des informations. » Il expliqua alors ce qu'on entendait par espionnage. Selon lui, tout ce qu'un missionnaire fait, en dehors de la prière et de l'explication de l'évangile, est nécessairement de l'espionnage. Si on écrit qu'il pleut en Chine ou qu'il y a un changement de régime, qu'il passe des soldats dans la rue, qu'on lit un journal communiste, c'est de l'espionnage !

— « Avez-vous vu entrer les communistes à Pékin ? — Certainement. — Qu'avez-vous vu ? — Un défilé de soldats. — Donc, vous avez recueilli des informations militaires. — Mais un million de gens ont vu cela. — Peu importe, vous êtes étranger. Si vous avez vu cela, vous êtes espion ! Voyons, qu'avez-vous vu dans ce défilé ? — Des tanks, par exemple. — Combien ? — Trente, trois cents, je n'en sais rien. — Information militaire. — En rentrant à la maison, avez-vous parlé de cela avec vos confrères ? — Evidemment, à ceux qui étaient restés à la maison j'ai dû dire ce que j'avais vu. — Transmission d'informations militaires. Voilà ! vous venez de confesser précisément ce qu'on vous demandait !... »

Après cela commence la phase de *rédaction des aveux*. Elle eut lieu dans l'isolement absolu, et dura six mois. Elle aurait pu durer dix ans ! L'organisme est tout désorganisé, la victime continue de souffrir d'hallucinations, elle se surprend à pleurer sans raison. Le prisonnier reçoit une machine à écrire et du papier en quantité avec ordre d'écrire sa « confession ». Il est épié constamment, éclairé jour et nuit dans la cellule, ne peut faire quelques pas dans la chambre ni prendre les plus élémentaires précautions sans permission et sans être surveillé. L'effet psychologique est considérable. Le P. Schyns reconnaît qu'alors il prit la machine à écrire et écrivit 500 pages de « confes-

sions ». Il ne faisait qu'énumérer des actes parfaitement innocents, connus de tous, accomplis au grand jour, mais qui, au sens communiste, étaient des crimes contre « le peuple » !

Les « confessions » ainsi rédigées sont revues par le tribunal communiste, surchargées d'aveux arrachés aux chrétiens, puis condensées en un acte d'accusation. Celui du P. Schyns comportait 10 pages dactylographiées. Le P. était accusé d'avoir empêché, en tant que recteur de l'Académie Verbist, le communisme de pénétrer dans les milieux intellectuels. Il était un simple conspirateur. Tout son ministère religieux n'était qu'un masque pour recouvrir le « complot contre le peuple ». Il fut contraint de traduire en français cet acte d'accusation et de marquer chaque page de ses empreintes digitales. Ce ne fut pas tout. On lui annonça un grand personnage qui le mit en demeure de choisir entre « changer d'esprit » ou la mort ou la prison à perpétuité. Il n'avait dit dans son acte d'accusation que des bêtises ; il allait donc dire maintenant la vérité entière.

Il reprit donc son travail et fit une déposition conforme à la propagande communiste en général. Le grand personnage lui dit : « J'ai lu. Vous savez écrire. Vous êtes progressiste. Votre esprit a changé. Si nous vous libérons, que ferez-vous, que direz-vous en Belgique du communisme ? — La vérité. — Et il reprit à peu près le texte écrit par lui. Le grand personnage exigea davantage et lui dit :

« Dans votre patrie, vous devrez surveiller les espions, et envoyer des rapports sur leurs menées subversives contre la République populaire de Chine. »

« Je pouvais promettre, puisque, selon moi, ces actes subversifs sont inexistants. Il me dit de rédiger ma promesse en un document de mille mots. Et je le fis », dit le P. Schyns.

Enfin, le 26 août, il passa devant les autorités, dut lire toute sa confession, qui fut enregistrée au micro. On prit six photographies. Ses confrères furent traités de même. Le 27 août, après plus d'une année, ils purent dîner en commun. Ils obtinrent de dire la messe. On rendit au P. Schyns son bréviaire, son chapelet. Et au bout de quatre jours, ils furent tous expulsés de Chine. Les missionnaires ne peuvent comprendre toute cette ignoble comédie, dont les communistes eux-mêmes voient évidemment la nullité, que comme une méthode pour tromper les fidèles, après le départ des Pères, et pour les faire apostasier ou les embrigader dans une église chrétienne schismatique.

IX

Dans le même numéro de l'Agence *Fides*, on trouve la statistique suivante sur les **progrès du catholicisme au Japon.** Du 30 juin 1951, au 30 juin 1952, le nombre des catholiques a passé de 157.241 à 171.785. L'augmentation est de 9,2 %. Et dans les cinq années dernières, cette augmentation est de 57 %. Le nombre des catéchumènes actuellement en cours d'instruction est de 28.356 En 1947, il n'était que de 10.788.

L'apostolat est assuré par 973 prêtres, dont 760 étrangers et 214 japonais. Il y a en outre, 268 frères, dont 146 japonais, et 2.869 sœurs, dont 1.951 japonaises.

Cette chrétienté est donc en plein essor. On remarquera que le nombre des prêtres est relativement très élevé par rapport à celui des chrétiens. Le nombre des prêtres devrait correspondre à environ un million de chrétiens. Or, on en est encore très loin.

X

Parlant de la *Renaissance de la Vie religieuse en Angleterre*, le C. I. C. (Centre d'Informations catholiques) du 22 septembre, attire notre attention sur un fait singulièrement intéressant, à savoir « **le mouvement de retour aux catholiques des anciens édifices religieux.** »

Le grand souci des catholiques en Angleterre est d'invoquer la tradition nationale, de prouver que c'est eux qui la représentent, qu'ils ont pour eux *la légitimité historique* et d'en user en montrant la plus grande attention à récupérer légalement, les édifices ou installations religieuses ruinées par la soi-disant Réforme du XVI[e] siècle, puis abandonnés au cours des âges ultérieurs. Il s'agit surtout de vieux monastères détruits par Henri VIII, en liaison avec la restauration d'anciens Ordres qui avaient disparu d'Angleterre. En même temps et par la force des choses, se développent les études d'histoire sur tous ces grands souvenirs.

On sait que le gouvernement d'Henri VIII, pour s'emparer des biens monastiques, calomnia les moines, les chassa de leurs couvents et confisqua leurs biens. Mais les antiques abbayes, se trouvant inutilisables, tombèrent en ruines. Le gouvernement en a fait çà et là des « monuments historiques », ce qui en a conservé un certain nombre. Mais d'autres étaient devenues propriété privée et ont pu être rachetées. La première de ces récupérations eut lieu en 1873, 23 ans seulement après le rétablissement de la hiérarchie. Le R. P. Lockart put, en effet, à cette date participer à des enchères publiques et obtenir l'église londonienne de Saint-Etheldreda, fondée par un évêque d'Ely, en 1284. En 1952, on a procédé à la restauration de cet édifice vénérable endommagé par les bombardements allemands durant la guerre.

Mais c'est surtout depuis vingt ans qu'avec le retour des Ordres religieux en Angleterre, ce mouvement de récupération s'est accentué. Le cas le plus célèbre est celui du monastère d'Aylesford repris et restauré par les Carmes. On ne saurait imaginer l'impression profonde produite, même sur les non-catholiques, par cette restauration, qui excite la sympathie de ce traditionalisme qui est si typiquement anglais. Les Carmes en ont bénéficié d'une manière qui serait peu concevable, s'ils n'avaient pu se réinstaller en ce lieu historique.

Pourtant, aucun monastère bénédictin ni augustin n'a pu encore être récupéré. La plupart des antiques monastères de ces Ordres sont devenus des églises paroissiales anglicanes. On peut en dire autant des couvents franciscains et dominicains. Les établissements cisterciens, placés en général plus loin des centres urbains ou paroissiaux, forment une catégorie plus accessible à la récupération catholique. La principale opposition que l'on rencontre ici est celle de l'*Office of Works*, qui est chargé de la conservation des monuments historiques. C'est cet Office qui a empêché l'abbaye

de Fountains, au Yorkshire, de revenir aux Bénédictins.

Par contre, on a pu recouvrer : Buckfast, au Devonshire ; Quarr, dans l'île de Wight ; Deer et Kinloss en Ecosse ; Llantarnam et Whitland, au Pays de Galles. Cependant, on notera que les abbayes restaurées ne sont pas toujours échues aux mêmes Ordres qui les avaient jadis occupées, mais à des Ordres voisins. Le couvent de Llantarnam est devenu le siège d'une communauté de religieuses de St-Joseph ; celle de Whaley sert d'église catholique paroissiale. D'autres fois, il n'a pas été possible de réaliser une restauration qui eût été trop coûteuse, mais on a acheté et l'on conserve ces anciens monuments comme des souvenirs historiques, en construisant un couvent moderne à côté. La liste de ces antiques maisons monacales recouvrées serait longue et variée. Nous n'en citons ici qu'un petit nombre. Il y a, outre des couvents, un certain nombre d'églises ou chapelles récupérées.

« En fait, conclut notre article, qu'il s'agisse d'abbayes, d'églises ou de chapelles, l'effort des catholiques anglais pour récupérer le plus possible d'anciens édifices religieux, tend aujourd'hui à s'accentuer et ce n'est pas l'aspect le moins intéressant du dynamisme caractéristique du catholicisme anglais actuel. »

Il faut faire, dans ce mouvement, une place à part au Pays de Galles, car il s'accompagne là d'une renaissance des études et de la langue celtique.

Le Pays de Galles est le pays d'origine de saint Patrick, le grand apôtre de l'Irlande. Il se produit donc, dans cette région, une renaissance catholique, qui ne veut être qu'un retour au passé le plus vénérable et le plus sacré de l'histoire ancestrale. On sait que depuis 1916, le Pays de Galles a sa hiérarchie autonome : archidiocèse métropolitain à Cardiff, et diocèse de Menevia, puis, plus récemment, diocèse de Wrexham.

Il y a là un ensemble de faits très curieux et qui peuvent avoir de belles conséquences. Souhaitons-le !

XI

A plusieurs reprises nous avons analysé ici les esquisses de saints et saintes que *The Month* met en tête de chacune de ses livraisons. Pour le mois d'octobre, la sainte choisie — non-canonisée encore du reste — était la **Vénérable Marie de l'Incarnation**, cette étonnante ursuline que Bossuet a surnommée : « la Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde »[5]. C'est M. Edward Sackville-West qui s'est chargé de la présenter. Et il motive ainsi la décision qu'il a prise :

« Mon choix de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, comme sujet d'un essai dans cette série, a été guidé par plusieurs considérations et aussi par une admiration de tempérament pour les personnes *pratiques*. »

Voilà qui est typiquement anglais. Unir en soi le rôle de Marthe à celui de Marie n'est pas donné

[5] Bossuet, *Instruction sur les Etats d'Oraison*, Traité I, livre IX, n° 4.

à tout le monde. Sainte Thérèse eut ce don rare, mais Marie de l'Incarnation également[6].

Nous apprenons dans cet article que l'une des rues les plus discrètes de la bonne ville de Tours est en passe de devenir un lieu de pélerinage pour une nation entière : le Canada. Il s'agit de la rue des Ursulines, qui tourne autour de la Cathédrale. Cette rue ne s'anime qu'aux heures scolaires, car alors 900 jeunes filles, toutes en tabliers roses, font « tinter les pavés inégaux et les trottoirs de grès ». C'est que la porte du Collège moderne et technique vient de s'ouvrir.

Jusqu'à 1905 — date de la séparation de l'Eglise et de l'Etat — ce collège était le Petit Séminaire. Mais avant la révolution, il avait été la maison des Ursulines qui en furent chassées en 1792. L'ancienne chapelle des Ursulines et du séminaire est devenue la salle des douches, dans le collège « technique »[7]. L'an dernier, deux cents Canadiens, conduits par Mgr Roy, archevêque de Québec, vinrent s'agenouiller auprès de la piste d'athlétisme d'abord, puis devant les douze cabines de bains ripolinées de l'ancienne chapelle.

« Marie de l'Incarnation, la Tourangelle vénérée sur les rives du Saint-Laurent comme Jeanne d'Arc chez nous, et pratiquement méconnue aux bords de sa Loire natale, aura vécu huit ans dans ce couvent, de 1631 à 1639, date où une nef devait l'emmener de Dieppe à Québec. »

Ce n'est pas aux lecteurs de l'*Ami* qu'il est nécessaire de dire qui était Marie de l'Incarnation. A l'intention toutefois de nos chers lecteurs du Canada, qui l'aiment tant, nous rappellerons les grandes lignes de sa vie terrestre[8].

Elle naquit en 1599, à Tours. Les archivistes d'Indre-et-Loire n'ont pas encore réussi à situer avec certitude, dans la paroisse de Saint-Saturnin, la maison de commerce de son père, Florent Guyard, qui était maître boulanger, bien que l'article du *Month* en fasse un « marchand de soieries » — *silk merchant*. En réalité, Marie Guyard n'entra dans la soierie qu'en épousant, en 1617, Claude Martin, maître ouvrier en soie. Elle n'y fut pas longtemps, car son mari mourut dès 1619, en la laissant mère d'un petit garçon, nommé Claude, lui aussi.

Elle alla alors habiter chez sa sœur, dont le mari était entrepreneur de transports, dans la paroisse Saint-Pierre. Elle ne veut pas être à charge à son beau-frère ; aussi voit-on cette jeune veuve de vingt ans se mettre vaillamment à vivre au milieu des charretiers, débardeurs et bateliers, lut-

[6] Par une rencontre curieuse, la revue parisienne *Ecclesia* de novembre traite un sujet tout à fait parallèle, sous ce titre : *Tours veut offrir au Canada la Chapelle de Marie de l'Incarnation*, par Megret et Dudognon, rédacteurs à « Semaine de France ».

[7] On remarquera combien, en France, la « sécularisation » des anciens établissements religieux a, en général, peu respecté le caractère sacré des églises ou chapelles. Ainsi, entre bien d'autres exemples, la chapelle de l'ancien séminaire de Grenoble, où fut ordonné le saint Curé d'Ars, est devenue un « amphithéâtre » pour les examens !

[8] Je voudrais ainsi essayer de me faire pardonner les traits qui ont déplu à certains d'entre eux, qui me l'ont écrit, dans l'analyse que j'ai donnée, le 11 septembre de l'article de la *Vie intellectuelle* sur le romancier Roger Lemelin, qui est plus que discuté, m'assure-t-on, là-bas.

tant contre leur grossièreté, leur impudeur, leurs blasphèmes. Elle déploie dans des fonctions aussi nouvelles des qualités d'énergie, d'activité, d'habileté et de souple fermeté qui révèlent en elle ce que nous appelons une maîtresse-femme. La voilà, en quelque sorte, directrice de « Service Rapide » et elle s'entend à merveille à faire tourner au maximum tombereaux et chalands sur tous les itinéraires de la Loire.

Or, dans le même temps, elle s'élève à des états mystiques d'une prodigieuse beauté. Il faut citer ici une page à jamais mémorable de sa *Relation* de 1654. Il y est question d'une sorte de vision ou impression intérieure, qui eut lieu le 24 mars 1620.

« Un matin écrit-elle- que j'allais vaquer à mes affaires que je recommandais instamment à Dieu, avec mon aspiration ordinaire : *In te, Domine, speravi non confundar in æternum*... je fus arrêtée subitement, intérieurement et extérieurement, comme j'étais dans ces pensées qui me furent ôtées de la mémoire par cet arrêt si subit. Lors, en un moment, les yeux de mon esprit furent ouverts et toutes les fautes, péchés et imperfections que j'avais commises depuis que j'étais au monde me furent représentées en gros et en détail, avec une distinction et clarté plus certaine que toute certitude que l'industrie humaine pouvait exprimer. Au même moment, je me vis toute plongée en du sang, et mon esprit, convaincu que ce sang était le Sang du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable par tous les péchés qui m'étaient représentés, et que ce Sang précieux avait été répandu pour mon salut. Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue, je crois que je fusse morte de frayeur, tant la vue du péché, pour petit qu'il puisse être, est horrible et épouvantable... Mais de voir qu'outre cela que personnellement on est coupable et que quand on eût été seule qui eût péché, le Fils de Dieu aurait fait ce qu'il a fait pour tous, c'est ce qui consomme et anéantit l'âme ! »

Et elle continue encore longuement à dire tout ce que son âme ressentit de confusion, de contrition et d'amour, en cette circonstance décisive de sa vie... Mais passons rapidement. Elle reste encore dix ans dans le monde menant de front la vie active et la vie contemplative. Puis, en 1630, elle entre aux Ursulines de Tours. Sa sœur et son beau-frère, qui perdaient en elle une servante gratuite et prodigieusement humble et travailleuse, firent tout au monde pour la retirer de là, en se servant de son jeune fils, qui vint, des jours et des jours, pleurer, crier, réclamer sa mère au couvent !

« Rendez-moi ma mère ! Rendez-moi ma mère !» ne cessait-il d'implorer sur tous les tons et de toutes les manières. Ce fut pour elle le plus cruel supplice et la plus effroyable des tentations. Elle tint bon cependant. Puis, en 1639, elle organisa une expédition missionnaire au Canada. Elle fut la première religieuse à pénétrer dans ce pays lointain et encore en grande partie sauvage. Décidément. il y avait en elle, comme le remarque M. Sackville-West, une âme *cornélienne*. Elle ne reviendra plus en France et elle mourra dans son couvent de Québec, le 30 avril 1672.

Les Canadiens ne cessent de prier pour que leur « Thérèse » soit enfin béatifiée. Sa cause a été introduite à Rome en 1877. Un décret sur l'héroïcité des vertus a été rendu en juillet 1911. L'on n'attend plus que le nombre de miracles requis pour toute béatification.

Quelque chose de très touchant, ce fut la prière adressée, dans ces années 1880, par les derniers Peaux-Rouges, au Saint-Père :

« Bien des lunes, disait leur supplique, ont passé depuis cette première aurore de la vraie lumière qui a lui sur nous. Notre nation, grande alors, menace de disparaître. Mais, Très-Saint Père, nous te prions de recueillir, avec le dernier vœu et le dernier souffle de la tribu huronne, le témoignage de sa vénération pour la Révérende Mère Marie de l'Incarnation. »

Quoi qu'il en soit, Tours commence à se soucier d'être un Lisieux canadien. Le maire de Tours, M. Tribut, assure qu'à la prochaine discussion du budget municipal, il fera voter trois millions, pour transférer les douches du collège dans une autre partie de la maison ; de cette façon, on pourra rendre la chapelle à sa première destination. Et on a l'intention, à laquelle nous ne saurions qu'applaudir, de donner cette chapelle au Canada, de façon que ce sanctuaire soit « terre canadienne » ! Le don officiel serait fait dès que les travaux seront achevés ! Comme dit *Ecclesia*, Marie de l'Incarnation, qui convertit jadis les Hurons, va-t-elle convertir les notables du Conseil municipal de Tours ? Ce sera vraiment chose ravissante et les 900 tabliers roses ne pourront qu'en être édifiés !

XII

Le 24 mai 1951, on a ouvert en Pologne le procès informatif de béatification du **P. Maximilien Kolbe**, dont le nom mérite d'être retenu comme celui d'un véritable héros de la foi et de la charité chrétiennes. *L'Osservatore romano*, dans son édition hebdomadaire française (24 octobre 1952), nous parle de lui et bien que les faits rapportés dans cet article soient fort connus, nous n'hésitons pas à les rappeler ici, pour leur donner, au sein du clergé, la plus grande publicité possible.

La vie du P. Kolbe a été écrite par Marie Winowska. Rien de plus émouvant que cette biographie. Le P. Kolbe y apparaît comme une frappante incarnation du caractère polonais catholique.

Maximilien Kolbe naquit en 1894, à Piabanise, près de Lodt, en Pologne. Le père travaillait dans une teinturerie. La mère Marie Kolbe-Debrowska, veillait avec un soin particulier sur les enfants que le Seigneur lui avait accordés : François, Raymond et Joseph. C'étaient des travailleurs sobres et exemplaires, et surtout des catholiques convaincus et tout à fait dans la ligne des traditions ancestrales. Raymond, qui devait porter plus tard le nom de P. Maximilien, était vif et turbulent. Sa mère se demandait parfois, tout faut, en le grondant, ce qu'il adviendrait de lui. Or, la famille Kolbe possédait disposés dans deux armoires un Crucifix, d'une part, et un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'étaient pour les enfants et pour toute la famille une sorte d'oratoire domestique. C'est là que le jeune Raymond puisa le principe de sa vocation franciscaine.

« Quand tu m'as demandé, maman, écrivait-il plus tard, ce qu'il adviendrait un jour de moi, j'en ai ressenti une grande peine et je suis allé le demander à la Sainte Vierge... Alors, elle m'a apparu, tenant dans ses mains deux couronnes, l'une blanche, et l'autre rouge. Elle m'a regardé avec amour, et m'a demandé laquelle des deux je choisirais : la blanche signifiait

qu'un jour je me consacrerais à Dieu et la rouge que je mourrais martyr. Alors, j'ai répondu à la Sainte Vierge : *Je les choisis toutes les deux !* Elle a disparu en souriant... »

Obéissant à l'appel de Marie, le jeune Raymond Kolbe quitta Piabanise en octobre 1905, et, avec d'autres jeunes gens de son village, il entra dans un postulat de Frères Conventuels. Les Pères préposés à la formation des postulants remarquèrent tout de suite, chez Raymond, un enthousiasme peu commun. Il fut donc admis au noviciat et au soir du 10 septembre 1910, Raymond prenait le nom de Frère Maximilien aux pieds de l'Immaculée et endossait la bure séraphique, en ceignant ses reins de la corde franciscaine. Il n'avait que seize ans et huit mois ! Son frère aîné, François, le suivit au couvent et devint le P. Alphonse. Il devait être dans la suite un collaborateur inlassable de son frère cadet.

En tant que religieux, le P. Maximilien peut être défini : *un homme de prière.* « On peut dire de toute sa vie intérieure et extérieure comme de celle de son Séraphique Fondateur et Père : *Tanquam oratio factus : il fut comme la prière incarnée !* » C'est de lui, en effet, qu'on cite ces lignes souvent publiées :

« Napoléon déclara un jour que pour gagner une guerre, il fallait trois choses : de l'argent, de l'argent et encore de l'argent. Pour gagner la sainteté, le ciel et la terre, il faut trois choses : prier, prier et encore prier ! Tout dépend de la qualité de notre prière. »

Sa vie intérieure et extérieure, nous dit-on, fut une oraison d'amour, qui avait pour inspiratrice de toutes ses manifestations le Cœur Immaculé de Marie.

A ce sujet, l'article que nous analysons signale une coïncidence vraiment extraordinaire. Alors qu'il était encore étudiant, le rêve qui remplissait son esprit et son cœur, était de fonder une Milice qui sauvât les âmes sous l'égide et au nom de Marie Immaculée. Il en parlait à ses compagnons, aux Pères qui étaient ses maîtres, dans l'enseignement du scolasticat. Il concevait « un apostolat marial qui s'opposât à la franc-maçonnerie, à l'incroyance moderne, et qui remportât des victoires plus grandes que toutes celles que l'on peut imaginer, si pour cela on se met sous la direction de Celle qui fut conçue sans péché. » Il me semble que l'on ne traduirait pas mal la profonde pensée du Père Maximilien Kolbe, en disant que dans la grande mêlée qui met aux prises, de nos jours et sous nos yeux, les croyants et les incroyants, la Cité de Dieu et la Cité de Satan, Marie doit être en quelque sorte, pour les hommes, *ce que saint Michel fut pour les anges,* dans la formidable guerre qui opposa les bons et les mauvais anges !

Le P. Maximilien parlait de cela avec tant de chaleur et de conviction qu'il gagnait à sa pensée non seulement ses condisciples mais ses professeurs eux-mêmes. Il n'était pas encore prêtre, mais il était déjà le véritable apôtre de la *Milice de l'Immaculée,* au milieu de ses confrères. Or, et c'est ici que se trouve la coïncidence que nous avons qualifiée plus haut d'extraordinaire : ce fut exactement en 1917 que la *Milice de la Vierge Immaculée* fut créée et se répandit partout.

1917, rappelons-nous ! 1917, c'est la date fatidique de l'effondrement du tsarisme et de l'avènement du communisme athée. 1917, en mai, la consécration épiscopale était reçue par Eugène Pacelli, le futur pape de la Consécration du monde au Cœur immaculé de Marie, et notamment de la Russie soviétique. 1917, le 13 mai, exactement le même jour où Mgr Pacelli devenait évêque, la Vierge apparaissait à trois petits bergers, à Fatima, et leur parlait des immenses menaces qui pesaient sur l'univers.

« C'était, dit notre article, un message de miséricorde que la Mère divine lançait aux âmes, pour que le monde, comme les trois enfants, se mît à prier et à souffrir, sur les traces de son divin Fils, afin de sauver tant d'âmes et pour que la miséricorde divine, descendant comme un filet trouvât les âmes prêtes et préparées. »

De la sorte, au moment même où la Révolution russe créait un foyer d'universelle subversion religieuse et morale, le futur pape, les enfants de Fatima et le P. Maximilien Kolbe, à l'insu les uns des autres, et à des titres différents, formaient comme trois bases de départ pour la défense des droits de Dieu, pour le salut éternel des âmes, pour la lutte contre l'athéisme et le matérialisme !

Le P. Kolbe créait peu après son « *Petit Journal* ». Fort bien rédigé et de prix modeste, il était placé sous les couleurs de la Vierge. Très vite, il se plaçait au premier rang de la presse polonaise. En 1938, il atteignait, en effet, un tirage de 280.000 exemplaires. Dans le même temps, il publiait une Revue qui de 50.000 exemplaires en 1927 devait atteindre un million, en 1939. Le P. Kolbe, avec une belle audace, avait monté lui-même les ateliers nécessaires à des publications aussi importantes. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir de puissantes machines. Contrairement à ces patrons qui se soucient peu de la mentalité de leurs ouvriers pourvu que leurs machines tournent, il désirait que tous ses collaborateurs fussent des saints et il travaillait à les rendre tels !

« Si nous avions les machines dernier modèle, disait-il en une conférence digne des Fioretti de St-François, si nous disposions même de toutes les découvertes de la science moderne, ce ne serait pas là le vrai progrès, non !... Par conséquent, même si nous devions suspendre notre œuvre et si tous les membres de la Milice nous abandonnaient et même si nous devions nous disperser, comme des feuilles emportées par le vent d'automne, mais si l'idéal de Niepokalanof — le nom du couvent — continue à s'épanouir en nous, alors vraiment, mes chers fils, nous pouvons bien dire que nous sommes en plein progrès... »

Et sans le savoir, le P. Kolbe faisait là une véritable prophétie ! Dès 1938, éclairé, semble-t-il, d'en-haut il annonçait la guerre :

« Un atroce conflit se prépare, disait-il. Nous ne savons pas encore ce que seront ses phases. Mais en Pologne, il faut s'attendre au pire. »

En effet, l'année suivante c'est la guerre-éclair, c'est l'invasion, le dépeçage de la Pologne entre l'Allemagne et la Russie, alors en pleine connivence. Rapidement le front de guerre arriva au couvent de Niepokalanof, où résidait le P. Kolbe, qui fut arrêté par les Allemands. Parmi les prisonniers, dès le premier jour, il sut répandre la patience, le courage, la joie chrétienne elle-même.

Et c'est alors que se produisit le drame terrifiant et glorieux qui devait suffire à immortaliser le nom du P. Maximilien Kolbe. Prenant prétexte du chapelet, un chef de SS. empoigne le P. Kolbe et le somme de dire s'il croit en Jésus-Christ :

— « Oui, je crois ! » affirme le père avec enthousiasme. Un soufflet brutal l'atteint au visage, le fait plier sur ses jambes, pendant qu'un filet de sang s'échappe de sa bouche.

— Crois-tu encore, maintenant ?

Le P. Kolbe pâlit et se courba sous un nouveau soufflet aussi violent que le premier. Mais se redressant, il répondit avec une sorte de majesté innée : « Oh ! oui, je crois ! »

— Et maintenant, ose me dire que tu crois ! reprit l'officier allemand, en le frappant de nouveau.

— « Oui, je crois ! »

Alors, oubliant toute dignité et toute humanité, la brute germanique se rua sur lui, le jeta à terre et continua à le frapper jusqu'à ce qu'il le vît inanimé.

Dès qu'il eut repris ses sens, le héros chrétien, en s'efforçant de sourire, dit à ses compagnons :

— « Mes amis, réjouissez-vous avec moi ; c'est pour les âmes, c'est pour l'Immaculée ! »

Une telle vie méritait de s'achever dans un acte surhumain ! Le P. Kolbe avait dit souvent que la vie spirituelle comporte trois étapes : préparation à l'apostolat, apostolat, passion. La suite est bien connue. A la suite d'une évasion, dix otages furent choisis par les Allemands pour être enfermés dans la « cellule de la faim ». Le P. Kolbe se présenta comme volontaire pour remplacer un camarade qui était marié et père de famille.

— Qui es-tu ? demanda l'officier allemand stupéfait.

— « Je suis prêtre catholique ! »

Il fut admis à la « cellule de la faim ». Grâce à lui ses compagnons dans la fosse d'angoisse eurent le courage d'accepter pour Dieu et pour la Vierge leur effroyable supplice. « Quelle merveille ! cette fois, les condamnés ne hurlent plus, ne maudissent plus ; cette fois, les condamnés à mort par la faim attendent la mort « en chantant » ! Les gardiens allemands avouent qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil. Le P. Kolbe, qui avait été homme de prière, mourut en prison. »

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

P. Théotime DE SAINT-JUST. — **Les Capucins de l'Ancienne Province de Lyon, 1575-1660.** — In-8 illustré de 608 p., 1.000 fr. — En vente chez l'auteur, 14, rue Louis-Blanc, Lyon-VIe (C. c. p. Lyon, 2591.80), — ou au Petit-Messager de St-François, 22, rue Elisée-Reclus, Saint-Etienne (Loire).

Que l'on veuille bien regarder de près les dates-limites entre lesquelles se meut ce copieux et vivant récit : 1575-1660. Cela commence en pleines Guerres dites de religion, et cela s'achève au début du règne personnel de Louis XIV. On peut dire que le livre nous fait assister à toute l'histoire religieuse de la France, dans cet intervalle. Car les capucins furent mêlés à tout et se trouvèrent partout au premier rang où l'on souffrait, où l'on se battait, où l'on mourait. Du point de vue technique, le livre est remarquablement bien documenté et conduit. L'auteur a eu la bonne fortune de tomber sur un document peu connu, mais complet : les *Annales capitulaires des Frères Mineurs Capucins de la Province de Lyon...*, par F. Michel-Ange de Châlon. Ces Annales furent rédigées de 1633 à 1659. Pour une grande part du récit, il s'agit donc d'une source contemporaine, très bien informée de tout, et d'une impartialité rare.

On trouvera là, soit pour l'histoire religieuse de la France en général, surtout sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, soit pour l'histoire régionale et locale, une quantité de faits peu ou mal connus et d'éclaircissements précieux. Certains chapitres sont d'une lecture émouvante ; par exemple : chap. v, Les capucins aumôniers de l'armée royale durant la guerre des Cévennes contre les huguenots ; — vi, les capucins durant la grande peste de 1628 et années suivantes ; — ix et x, les capucins de Lyon et Franche-Comté pendant la Guerre de Trente ans. On y trouvera des scènes apocalyptiques. On aimera d'autre part à rencontrer ici des notices sur les principaux prédicateurs et directeurs capucins de missions, dans les divers pays de la Province : les pères Victor et Grégoire de Langres, par exemple, ou Nicolas de Moulins, et une foule d'autres que leur nom même rattache à leur pays d'origine.

Je voudrais signaler à l'auteur très érudit de ce livre qu'il parle, page 160, de la réfutation faite par le P. Jérôme de Condrieu — un vrai martyr — de l'ouvrage « d'un certain M. du Moulin, ministre protestant ». J'ai sous les yeux, en écrivant cette recension, un vieux livre de l'époque intitulé : *Le Capucin, Traitté auquel est descrite et examinée l'Origine des Capucins, leurs Vœux, Reigles, etc. Disciplines :* par Pierre Du Moulin, Ministre de la Parole de Dieu. Sans date ni lieu d'impression. C'est un affreux pamphlet, sale la plupart du temps, mais qui fait qu'on s'étonne de lire, p. 171 du livre recensé ici, que Louis XIII avait remarqué que « les Capucins sont ceux que les hérétiques haïssent les moins ». D'après le livre de Du Moulin, j'aurais cru le contraire, et aussi d'après le zèle déployé par les Capucins contre les huguenots.

J'ajouterai que ce Pierre Du Moulin fut célèbre dans son parti. Né en Vexin, en 1568, il mourut à Sedan, en 1658, à 90 ans, et eut une carrière très agitée. Son *Bouclier de la Foi*, réfuté par le P. Jérôme de Condrieu, est de 1617. Les protestants y voient « un chef-d'œuvre de controverse, plein de solides arguments déduits avec autant de finesse que de verve ». Il visait le P. Arnoux, jésuite. Dans la *France protestante* de Haag, on lui attribue 80 ouvrages, et en outre, tenons-nous bien, du « génie ». Tel était l'adversaire contre lequel se mesurait le P. Jérôme de Condrieu, quand il fut assassiné en haine de la foi, par les huguenots.

L. C.

Patrick O'REILLY. — « **Pèlerin du Ciel** ». **François Luneau, soldat nantais et missionnaire calédonien** (1890-1950), avec présentation de Mgr Francis Trochu. — In-8 de 240 p., avec 12 planches hors-texte, 1 carte. — In-8, 475 fr. — Paris. Ed. Alsatia, 1952.

Il paraît que cet ouvrage « faillit être brûlé », les confrères du P. Luneau, le héros de la biographie que nous analysons ici, estimant qu'il n'était qu'un mission-